

Les 39^{es} Assises de la traduction dans leurs oreilles

ENQUÊTE PAR KARINE GUERRE

Dix étudiantes de la promotion 2023 du Master de traduction éditoriale de l'université d'Avignon ont assisté en novembre 2022 aux 39^{es} Assises de la traduction à Arles, dont le thème était "Traduire la musique". À la demande de Karine Guerre et dans le cadre d'un atelier de traduction littéraire, elles ont rédigé un court texte sur cette expérience. Cet ensemble de témoignages reflète ce que ces rencontres savent peut-être le mieux transmettre : intérêt et connaissance de l'autre.

DANAÉ GRIMBERT et TIPHAINE ROBERGE**11 novembre, 15 h 45, chapelle du Méjan.***Concert d'ouverture avec Mayra Matte Nunes et Marc Antoine Perrio*

“S’il te plaît... Raconte-moi l’ouverture des Assises!”

J’y ai vu une guitare, une voix venue de loin, et des larmes, des larmes, une rivière entière. Je me suis sentie transportée ailleurs, dans un moment de partage et de douceur. J’y ai vu l’origine des larmes que l’on garde.

J’ai ressenti la chaleur de l’instant dans la voix de Mayra Matte Nunes et dans son approche réfléchie de son médium d’expression. J’y ai touché du doigt le magma intérieur d’une chanteuse brésilienne qui nous offrait sa voix. J’ai rencontré une voix, la voix de Mayra.

Son rire libre envolé et nos cœurs embrasés : elle nous prenait la main pour nous guider vers ces trois jours d’intenses Assises.

Les sonorités pénétrantes du portugais mêlées à une démarche multiculturelle de va-et-vient avec le français tissaient un lien sensible entre nous, traductrices, et eux, musiciens.

La musique est aussi une langue en soi. Elle est la langue parfaite pour traduire nos émotions, que les mots d’autres langues emprisonnent et altèrent. Elle est la langue du magma intérieur.

La traduction de la musique, introduite par des artistes musicaux, s’est révélé un hasard heureux.

JUSTINE SOULIER**11 novembre, 17 h 30, chapelle du Méjan.***Conférence musicale : Écouter pour traduire, traduire pour écouter avec Sacha Zilberfarb et Fériel Kaddour*

Tout part d’un traducteur et d’une musicienne. Diamétralement opposés, et pourtant intimement liés. Comme Sacha Zilberfarb nous l’explique au début de la conférence,

avant de traduire *Beethoven : une philosophie de la musique*, de Theodor W. Adorno, il était loin d'imaginer les défis linguistiques auxquels il serait confronté. Traduire de l'allemand au français n'est déjà pas chose facile, mais traduire du français à la musique ! L'enjeu était de taille. Sacha s'est alors tourné vers la pianiste et musicologue Fériel Kaddour. Ensemble, ils se sont attelés à la tâche. Et sous les voûtes du Méjan, tous deux nous racontent comment leurs passions se sont entremêlées tout au long du processus de traduction, et comment ils sont parvenus à un consensus sur l'utilisation des termes spécifiques pour elle, qui relevaient plutôt de phénomènes brouillardeux pour lui. Aller et venir, telle fut la complexité de ce projet. Tandis que lui utilise les mots, elle nous fascine en s'installant sur la banquette du piano. D'abord dans l'ombre, le piano à queue s'inscrit sur la scène sous nos yeux ébahis et la discussion alterne entre la technicité de Sacha, tout entier voué aux mots et à leur traduction, et l'aisance de Fériel qui nous offre son interprétation du *Trio à l'Archiduc* de Beethoven.

MARINE ROBIC

11 novembre, 18 h 45, chapelle du Méjan.

Conversation musicale avec Tedi Papavrami, menée par Élodie Karaki

Tedi Papavrami cumule les casquettes : violoniste hors pair, professeur émérite, traducteur de talent... Pourtant, sa nuque ne ploie pas sous le poids de toutes ces responsabilités. Lorsqu'il entre en scène sous les lumières tamisées, il impose le silence par sa seule présence. Sa posture, terrifiante de droiture, ne reflète pourtant pas sa personnalité pince-sans-rire. Une performance musicale (la Chaconne de J. S. Bach) et un tonnerre d'applaudissements plus tard, le public est subjugué. S'ensuit alors une interview, d'une rare légèreté pour ces Assises, durant laquelle Tedi Papavrami nous raconte son parcours et la manière dont il envisage la traduction. Ami d'Ismail Kadaré et albanais comme lui, il a accepté de le traduire en français. Un exercice périlleux pour celui qui n'est pas traducteur de métier, mais, s'il faut retenir une leçon de cette conférence, c'est que le traducteur, comme le musicien, ne fait qu'offrir sa propre interprétation d'une œuvre originale. Ce parallèle, Tedi le représente parfaitement. Sur scène, il livre interprétation musicale et littéraire avec autant de brio pour l'une que pour l'autre. La lecture d'un passage du dernier roman traduit de Kadaré, *Disputes au sommet*, le confirme : Tedi Papavrami maîtrise aussi bien les mots que les notes de musique.

CHLOÉ MICHEZ**12 novembre, 10 h 30, espace Van Gogh.***Atelier d'anglais (Angleterre) avec Nicolas Richard, traducteur de Utopia Avenue, de David Mitchell (Éditions de l'Olivier, 2021)*

Nicolas Richard est un nom qu'il est courant d'entendre dans le milieu de la traduction. C'est donc tout naturellement que j'ai choisi de m'inscrire à son atelier – et je n'ai pas été déçue. Très pédagogue, il nous a présenté un texte issu d'un roman qu'il avait lui-même traduit : *Utopia Avenue*. L'extrait, particulièrement intéressant, met en scène un jeune groupe de musique qui tâtonne pour se trouver un nom. Aussitôt, une question se pose : faut-il traduire ces noms de groupe ou les laisser en anglais ? Tout dépend de l'importance du nom en question dans l'histoire ! S'ils ne sont mentionnés qu'une fois, le traducteur peut jouer un peu et surtout donner l'occasion à son lecteur de s'amuser aussi.

Voici un exemple : c'est en panique, à la vue d'un panneau de sortie de secours que le nom du groupe *The Way Out* avait été choisi. Hélas, beaucoup de leurs auditeurs se trompent et les appellent *The Far Out*... Dans la salle, les propositions fusent. Je pense d'abord à *Sortie de Secours / Sortie de Parcours*, mais quelqu'un fait remarquer que ce n'est pas une erreur facile à commettre. On continue, puis quelqu'un d'autre propose *Exit / Excite* : parfait ! On garde le panneau international, les sonorités sont proches, et on comprend que le groupe de musique ne soit pas fan de l'erreur.

Tous ensemble, nous avons réussi à traduire plusieurs passages difficiles. Un sacré travail d'équipe !

LÉA GALLOIS

12 novembre, 10 h 30, espace Van Gogh.

Atelier d'anglais avec Peggy Rolland : comment traduire une chanson pop ?

Les touches noires et blanches tranchent avec le rouge électrique du synthétiseur. Le programme, pour ce samedi matin : traduire une chanson célèbre pour un résultat « chantable ». Chantable ? Comment le savoir ? La première prestation de Peggy Rolland nous le fait vite comprendre. Il faudra s'exercer, faire vibrer sa voix pour rendre justice à la chanson choisie. ABBA, d'habitude, ça swingue, ça chante, ça danse... mais *The winner takes it all* n'a rien de joyeux : c'est une lamentation sur une rupture amoureuse où « le vainqueur gagne tout ». Ou plutôt « rafle tout ? » Et si on se remet dans le contexte : « Toi, tu as tout gagné, Et moi, j'ai tout perdu ? ». Bref. Nous nous répartissons en petits groupes, chacun un couplet, et vient le temps de la réflexion. Ah, l'anglais et sa facilité à se vouloir, justement, chantant. Il faut se lancer, aller au bout de l'exercice et mettre sa traduction en chanson pour comprendre à quel point certaines combinaisons de mots tombent parfois à plat, ridiculisées par les envolées de notes.

Le soir, au cabaret, notre traduction devient chanson. Malgré nos arrangements et nombreux galops d'essai, la foule, surprise, ne peut pas s'empêcher de rire aux premiers couplets. « Mais... c'est pas drôle ! » proteste-t-on entre deux rimes. Enfin, les bras se lèvent pour se balancer. « C'est toi qui as tout gagné » a remporté la partie !

CHLOÉ MICHEZ

12 novembre, 14 h 30, théâtre d'Arles

Observatoire de la traduction automatique, animé par Sophie Royère, avec Yaëlle Amsalem, Laura Hurot et Waltraub Kolb. Interprète : Valentine Leys.

Les Assises sont aussi l'occasion de faire le point sur l'évolution de la traduction automatique.

Une étude est présentée sur le gain de temps qu'offre une traduction-machine suivie d'une post-édition humaine, comparée à une traduction entièrement humaine. Résultats : le groupe de post-éditeurs a rendu son travail après 1 h 30 pour le plus rapide, 3 heures pour le plus lent. Ceux qui traduisaient sans l'aide d'une machine ont passé, quant à eux, entre 1 h 30 et 5 heures sur leurs textes, avec plus de créativité dans certains passages polysémiques. L'écart entre les plus lents et les plus rapides est donc moindre en post-édition, ce qui peut appâter certains éditeurs prompts à surestimer l'effet à

court terme (plus rapide, moins cher) et à sous-estimer les conséquences à long terme (moins qualitatif).

Nous découvrons ensuite la Traduction Automatique Neuronale (TAN), une nouvelle approche qui surpasse les anciennes méthodes, basées sur des règles linguistiques ou sur des statistiques. La TAN utilise des réseaux de neurones artificiels pour traduire mieux, et plus vite.

Enfin, on nous propose d'abandonner ces outils pour adopter la *slow translation* (théorisée par Julia Luc). Pourquoi chercher à aller toujours plus vite au moyen d'outils automatiques et déshumanisés ? La *slow translation* privilégie une traduction plus lente, mais de meilleure qualité.

Et vous, pour ou contre l'automatisation ?

LÉA GALLOIS

12 novembre, 16 h, chapelle du Méjan

Performance : Traduire comme interpréter... avec Jörn Cambreleng, Marion Graf et Rudolf Lutz

Je ne parle pas un mot d'allemand et pourtant, cet après-midi, j'ai pu saisir toute la beauté des poèmes de Klaus Merz et de Werner Lutz. Comment ? Grâce à la traduction. Celle des doigts qui s'envolent sur le clavier. Celle qu'on peut lire, ou improviser. Celle de la voix aussi. Celle de la musique, surtout. À chaque poème allemand se rapportent trois traductions. Marion Graf, traductrice de l'allemand au français, a traduit de la manière la plus juste possible, vacillant entre sens, sonorités et rythme. Jörn Cambreleng, le directeur d'ATLAS qui endosse ici sa cape de comédien, pose une voix sur ces écrits : en allemand comme en français, les mots roulent et se gonflent d'intensité, les murmures se font cris. Rudolf Lutz, enfin, est présenté comme « chef d'orchestre et improvisateur » sur le programme des Assises. Je me dis qu'ils ont oublié d'ajouter « traducteur ». Car c'est bien une traduction spontanée qui s'échappe du piano à queue de la chapelle du Méjan. Je suis transportée dans une dimension où la variété linguistique n'est pas. Seule la musique compte. Elle exprime, très littéralement, le pouls poétique. Un tapis sonore pour le bonheur, une dissonance en crescendo pour l'inconfort grandissant d'un rayon de soleil un peu trop pointu. Des arpèges aigus, légers et dansants, accompagnés par des accords graves, en pas lourd, pour illustrer la vie. Je ne parle pas un mot d'allemand, mais peu importe : je parle musique.

EMMA LEGROS**12 novembre, 21 h 30, Cargo de Nuit***Cabaret littéraire animé par David Lescot et Moïra Montier Dauriac*

Le club des cœurs solitaires du Sergent Poivre : voici le thème annoncé pour le cabaret littéraire des 39^{ème} Assises de la traduction littéraire à Arles. Pour l'occasion, l'établissement *Cargo de Nuit* recevait dans la soirée du samedi 12 novembre certains intervenants, mais surtout de nombreux spectateurs, enthousiastes à l'idée de découvrir ces professionnels dans un cadre plus intimiste et festif. En effet, l'ambiance était chaleureuse, mais ce qu'on en retiendra surtout, ce sont les performances et l'implication du public. Sans grande surprise, le sujet phare était la traduction et en particulier, comment traduire la musique. De nombreux spécialistes de ce domaine se sont partagé la scène afin de nous transmettre au mieux leur langue et leur culture avec légèreté et humour. Des coutumes brésiliennes, avec Raísa França Bastos au chant et Augusto de Alencar à la guitare, en passant par l'histoire chaotique de la Grèce, avec Nicolas Pallier et Sotiris Karkanias. Le public est passé du rire aux larmes au fil de toutes ces prestations. Pour finir en beauté, quoi de mieux qu'une joute de traduction sur les chansons les plus emblématiques des *Beatles* ? Plusieurs traducteurs en herbe ont alors pu révéler l'étendue de leur talent, que ce soit avec fidélité ou singularité, pour le plus grand bonheur de l'assistance.

AMÉLIE CRETTELE**13 novembre, 10 h 30, espace Van Gogh***Atelier de serbo-croate animé par Marie Karaš-Delcourt*

Une belle voiture rouge qui fait jalouser la famille et les voisins, un air de musique punk et quelques spécialités culinaires régionales : voilà ce qui attendait les participants de l'atelier de serbo-croate présenté par Marie Karaš-Delcourt aux 39^{ème} Assises de la traduction littéraire.

Nous avons immédiatement été plongés dans une atmosphère nouvelle lorsqu'elle nous a lancé un joyeux *Dobrodošli* ! Nous nous sommes aussitôt sentis les bienvenus ! Après une brève introduction historique concernant l'ex-Yougoslavie et les différents pays issus de la partition, nous nous sommes attelés à la traduction des paroles d'une chanson intitulée *Jugo 45*, interprétée par le groupe Zabranjeno Pušenje pour la première fois en 1985. La tâche s'est révélée plus ardue que prévu lorsque nous avons

découvert que cette langue partageait un point commun avec le latin : les déclinaisons. Les bonnes idées ont pourtant fusé ! Il me semble important de préciser que puisque les participants venaient des quatre coins de la France (et parfois au-delà !) et que tous les âges étaient confondus, je n'en ai pas seulement appris davantage sur la langue serbo-croate, mais également sur la langue française. L'enthousiasme de chacun et chacune a fait de ces deux heures une parenthèse pleine de rebondissements qui, je l'espère, reverra le jour lors des prochaines Assises sous une nouvelle forme !

JUSTINE SOULIER

13 novembre, 10 h 30, espace Van Gogh

Atelier de solrésil animé par Florian Targa

Si vous prévoyiez de passer un moment tranquille dans un atelier qui ne demande pas trop de réflexion pour un dimanche matin, vous êtes sûrement mal tombés avec le solrésil. C'est bien simple : la salle de l'atelier était la seule d'où émanait de la musique et dont l'intervenant débordait d'une telle énergie qu'il semblait monté sur ressorts.

Des tables couvertes de grandes feuilles de papier nous attendaient, sur lesquelles nous devons dessiner une portée. Moi qui n'ai jamais touché une partition ou un instrument de ma vie, j'avoue avoir eu immédiatement envie de me cacher sous la table... Mais je me suis prise au jeu, et me suis entièrement dédiée à l'exercice proposé par Florian Targa : traduire la musique (littéralement) à l'aide du solrésil, cette langue uniquement composée des notes de musique do, ré, mi, fa, sol, la, si. En enchaînant les noms de notes, on crée des mots qui permettent de constituer une langue musicale universelle, entendue et comprise par tous. Florian nous prévient d'emblée : nous aurons besoin de nos mains, de nos oreilles et notre cerveau. Puis il nous rassure : tout le monde peut y arriver. Nous voilà donc, ma coéquipière et moi, plongées dans un lexique préparé par Florian pour nous guider dans l'élaboration épineuse d'une traduction acceptable de notre partition. Le rendu final de nos productions, toutes très différentes, donne lieu à une histoire rocambolesque et riche de nos divergences. Un fabuleux moment de partage !

LESLIE BARBUSCIA**13 novembre, 10 h 30, espace Van Gogh***Atelier de grec animé par Nicolas Pallier Sotiris Karkanias*

L'atelier de grec, consacré à la traduction de la chanson « Paliossé To Sakaki Mou » du compositeur Vassilis Tsitsanis, est animé par Nicolas Pallier et Sotiris Karkanias.

Les idées fusent de tous côtés. Réunis en petits groupes et aidés par des hellénistes, les participants, qui pour la plupart ne connaissent pas un mot de cette langue, doivent proposer leur traduction du grec vers le français, phrase par phrase, puis choisir collectivement la traduction finale ; celle-ci doit être la plus fidèle au texte possible, dans le respect de la métrique d'origine ainsi que des rimes. Un sacré défi !

Après de nombreux votes à main levée, afin de clôturer cet atelier riche en propositions artistiques, les deux animateurs se sont chacun munis d'un bouzouki, cet instrument à cordes emblématique de la musique grecque, et les participants ont alors pu chanter en chœur leur production musicale. ♦